

Remarque liminaire sur l'importance et l'urgence de la réflexion bioéthique dans les sciences de la vie

François Monbureau

Il faut espérer que ceux qui accorderont un intérêt aux problèmes de bioéthique poseront beaucoup de questions. Ils en poseront certainement plus qu'il ne leur sera répondu. De ce déséquilibre entre questions et réponses il faudra se consoler et peut-être même se réjouir. Il suffira pour cela de se rappeler que le questionnement et l'inconfort moral sont essentiels au maintien de la liberté et donc de l'être même de l'homme qui par essence est liberté. Il suffira de se dire que, dans la recherche de la vérité, toute réponse qui ne renvoie pas à une nouvelle question est une imposture par le fait même que la vérité absolue est, essentiellement et par expérience, inaccessible.

Le questionnement que doit susciter un enseignement de bioéthique ne doit pas être un questionnement de mauvaise foi qui se voudrait systématiquement contradictoire et rechercherait le néant, l'abîme. Il faut que ce questionnement soit une ouverture au dialogue, aux idées, qui évite l'enfermement dans de petites certitudes sans fermer la route aux recherches. Ce questionnement pourra alors accompagner les décisions, les actes et les lois pour éviter de tomber dans le piège totalitaire. Piège totalitaire qui menace celui qui croit connaître définitivement le Vrai et le Bien.

Ceci étant, Il est intéressant, pour souligner l'importance de la bioéthique, d'attirer l'attention sur le pouvoir prédictif que la science actuelle donne chaque jour plus à l'homme, et sur ce qu'implique ce pouvoir. Le pouvoir prédictif est vieux et je me référerai à la mythologie grecque pour le mettre en scène. En effet nous sommes, nous scientifiques, - et dans notre civilisation bien plus que dans aucune autre - les fils de Prométhée. Voyons donc un peu ce mythe qui est en quelque sorte un mythe fondateur de notre modernité.

Prométhée est un Titan ami des hommes qui veut les aider à maîtriser leur destin. Il leur a donné le feu et, par là, la technique. Son nom même signifie : celui qui prévoit, le prévoyant, celui qui réfléchit avant d'agir. Zeus l'a puni, mais sur le rocher du Caucase où il était

supplicié, il a prédit à Zeus qu'un jour les hommes le détrôneraient (voir le *Prométhée enchaîné* du poète Eschyle).

Prométhée a un frère, Epiméthée, - dont le nom signifie l'imprévoyant, celui qui réfléchit après coup - auquel il avait dit de surtout n'accepter aucun cadeau des dieux. Epiméthée accepta Pandore (qui veut dire porteuse de toutes les grâces que les dieux lui avaient données ou encore, selon une autre interprétation de l'étymologie, celle qui est le don de tous les dieux). Cette femme apportait avec elle une jarre dans laquelle tous les maux étaient enfermés. Curieuse, elle ouvrit la jarre et les maux se répandirent dans le monde, sauf un que le poète Hésiode du 7^{ème} siècle avant J.C. (qui raconte le mythe dans *Les travaux et les jours*) désigna par *helpis* (ελπις) et qu'on traduit actuellement par « espérance ». L'espérance est donc, selon cette traduction courante, et d'après le mythe, un mal resté seul dans la jarre de Pandore. En fait - et c'est le professeur Péron, helléniste à l'université de Rennes 2, qui me l'a fait remarquer - du temps d'Hésiode, le mot *ελπις* avait le seul sens de « prévision de l'avenir ». Dans ce sens, ce qui reste dans la boîte est un mal : c'est la connaissance du destin, par exemple, pour l'homme, de l'heure de sa propre mort. Et cela souligne que la connaissance de son destin par l'homme est bien un mal, en ce qu'elle lui enlève toute liberté, tout libre arbitre.

Or nous sommes à une époque où cette connaissance est en passe de sortir de la boîte de Pandore et de se répandre par le monde. Les progrès de la génétique sont tels que l'homme est tout proche de savoir ou de penser savoir ce qui va lui arriver, en particulier et en exagérant à peine, l'heure de sa mort programmée dans son génome. Mais ceci est vrai à toutes les échelles et dans d'autres domaines que celui de la génétique : par exemple on ne peut plus manger n'importe quoi de « bon » parce qu'on sait qu'un germe nous guette etc. ...

Il nous faut donc être Prométhée jusqu'au bout et beaucoup réfléchir à ce qui nous advient de par la science. Mais nous sommes perplexes devant une grave contradiction : d'une part la nature humaine nous pousse à connaître et à prévoir le mieux possible et le plus possible, d'autre part la pleine connaissance de ce qui va nous advenir conduit à la privation de la liberté, liberté liée au hasard qui nous permet d'envisager les possibles divers et finalement d'espérer. En tout cas, les pouvoirs prédictifs toujours plus grands de la science conduisent l'homme à réfléchir, à cultiver la sagesse.

Autre chose : Les progrès de la science nous mettent en face du problème de la relation entre le savoir et le sacré. Le sacré est un absolu qui interdit de toucher à certaines choses, qui interdit sans donner de raison. Il a quelque chose à voir avec le tabou. C'est cette assimilation au tabou qui fait que le sacré passe souvent pour une notion périmée. On le lie parfois et même fréquemment à l'obscurantisme. On attaquera le sacré (cette retenue aux frontières de certains domaines) au nom de la Raison. Mais nous sentons confusément que la Raison n'est pas une raison suffisante pour faire tomber toute conviction. La Raison ne peut triompher avec sagesse de tout, lever tous les interdits qui ne seraient pas fondés en elle. En fait, lorsque la science nous fait toucher à des symboles forts, nous avons un rejet, nous marquons un arrêt... avons-nous tort ?

Toucher à la vie est-il interdit ? Respecter l'homme, est-ce seulement dire non aux expériences sur lui effectuées sans son accord, ou doit-on s'interdire de toucher à ses gènes, de les manipuler ? En respectant la nature, peut-on cependant créer des OGM, ne suivant pas en ceci le cours de cette nature ? Mais l'homme a-t-il jamais laissé faire la nature ? etc. Les questions sont nombreuses, vastes mais elles sont intéressantes même si elles n'ont pas de réponse complètement satisfaisante, elles sont intéressantes et même nécessaires et inéludables. Elles nous situent, elles nous posent en tant qu'homme parce qu'elles nous donnent à penser.